

24
Vladimir BOUTCHIK

La Littérature russe en France

AVEC QUATRE HORS-TEXTE

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5 ET 7, QUAI MALAQUAIS

Librairie

1110 # 85

PRÉCÉDEMMENT PARU :

VLADIMIR BOUTCHIK

Bibliographie des œuvres littéraires russes traduites en français. Paris, 1935, in-8, 208 p.

Deuxième fascicule (du 1^{er} janvier 1935 au 1^{er} juillet 1936) Paris, 1936, in-8, 20 p.

Supplément 1938 (du 1^{er} juillet 1936 au 31 décembre 1937). Paris, in-8, 16 p.

Supplément 1941 (du 1^{er} janvier 1938 au 1^{er} juin 1941) Paris, in-8, 12 p.

3^e supplément (dactylographié). Paris, 1943, in-4, 25 p.

Laissons là les théories pour ce qu'elles valent. En histoire comme en physique, ne prononçons que d'après les faits.

CHATEAUBRIAND.

PG
2781
F5 B6
1947

ESSAI SUR LE DESTIN DE LA LITTÉRATURE RUSSE EN FRANCE

I

Guère de soleil, voilà toute explication de l'histoire russe. Et de longues nuits, voilà l'explication de la psychologie russe.

Vassili ROZANOV.

Chaque pays, outre sa littérature nationale, devrait posséder les chefs-d'œuvre classiques étrangers dans des traductions parfaites tant au point de vue de la langue qu'à celui de l'exactitude. La qualité de cette bibliothèque étrangère devrait être soumise au jugement d'une institution qualifiée. Toute version nouvelle de Shakespeare, de Goethe, de Dante, de Cervantès, de Tolstoï doit avoir sa raison d'être et surpasser la traduction précédente.

Dans tout pays, la littérature est étroitement liée au sol, à l'histoire, et plus une littérature est nationale, plus elle est précieuse et expressive. Les plus grands chefs-d'œuvre, bien que cosmopolites de renommée, pourrait-on dire, reflètent toujours très fortement l'âme, l'individualité de la nation, et la couleur du pays.

Avant de parler de la littérature russe elle-même, il conviendrait peut-être, de rappeler à grands traits les origines et les étapes historiques de la Russie.

Le lecteur pourra trouver à la fin de ce volume un court tableau de l'histoire de Russie.

* * *

La littérature russe occupe une place tout à fait à part parmi les littératures des autres pays. La charité, l'humanité, la pitié pour les « humiliés et offensés », une rare connaissance du cœur humain, telles sont ses qualités dominantes qui suscitent la sympathie et l'intérêt du monde entier. La littérature russe a vite traversé son enfance, la période d'imitation et des influences étrangères. C'est Pouchkine qui lui a tracé la voie. Avec Tolstoï et Dostoïevski elle affirme son indépendance et commence à être connue partout ; c'est elle, à son tour, qui va influencer les écrivains étrangers. Pendant sa courte existence — brièveté qui forme un frappant contraste avec la longue histoire de la littérature française — la littérature russe a été toujours soumise à la censure la plus sévère, soit politique, soit morale, soit les deux ensemble. Pour les écrivains ce fut une école cruelle, mais profitable ; elle a tué les faibles, elle a trempé les forts. Les écrits flattant le pouvoir, les œuvres dictées par l'actualité et les circonstances du jour n'ont pas survécu.

À l'origine, en Russie, l'écrivain s'identifiait au prophète. L'auteur était avant tout un homme social : ses œuvres reflétaient l'idéal public et ont ainsi été, au travers de celui-ci, un large véhicule des idées populaires. Léon Tolstoï est le plus bel exemple de cette tendance.

Les droits des auteurs — écrivains, traducteurs et éditeurs — ont été légalement reconnus dès 1828. En effet, la loi de 1828 puis celle de 1830, fondées sur le principe qu'une œuvre est une propriété littéraire, étendirent la protection de celle-ci jusqu'à cinquante années *post mortem auctoris* avec liberté de traduction. En 1857, ces lois sont codifiées au titre du « Règlement de la Censure » Tome XIV ; en 1887, elles étaient transférées dans le Code Civil,

tome X, supplément à l'art. 420. En 1898, un projet de loi nouvelle était mis à l'étude par le Ministère de la Justice. En 1908, ce projet dut être refondu et c'est la théorie contemporaine allemande qui lui servit de base : protection obligatoire des traductions d'œuvres parues en Russie (par exemple pour les écrits polonais publiés en langue russe ou les écrits russes publiés en langue polonaise) et des œuvres étrangères en conformité avec les conventions intervenues entre la Russie et les pays d'origine de ces œuvres.

Ce projet du Ministère de la Justice suscita un profond intérêt dans les cercles littéraires russes et une commission spéciale fut chargée, par des groupes de gens de lettres, d'étudier ce projet. Voici les six données essentielles du rapport déposé par cette commission :

1° Le droit d'auteur n'est pas droit de propriété, mais *jus sui generis* ;

2° Réduction des délais de protection de ce droit à trente années *post mortem auctoris* au lieu des cinquante années de la loi antérieure ;

3° En cas d'absence de testament, attribution des bénéfices du droit d'auteur à la veuve de celui-ci ou à ses parents les plus proches ;

4° Attribution au domaine public des œuvres d'auteurs décédés manquant sur le marché du livre pendant un délai assez prolongé ;

5° Dévolution au domaine public des discours prononcés dans des réunions publiques, à l'exclusion des conférences scientifiques et des œuvres littéraires ;

6° Le droit de traduction ne doit pas faire partie du droit d'auteur mais doit être libre.

De plus, cette commission se prononça contre la conclusion de conventions littéraires internationales.

En 1909, ce projet ministériel fut présenté à la Chambre des Députés (« Gossou darstvennaïa Douma ») ; les socialistes-démocrates et les travaillistes (« Trou doviki ») votèrent pour la liberté des traductions. En conséquence, la loi du 20 mars

1911, qui protégeait les droits de l'auteur durant cinquante années, interdisait toute traduction sans autorisation de celui-ci pour les œuvres publiées en Russie ou à l'étranger par des sujets russes, mais elle laissait toute liberté pour la traduction d'œuvres étrangères publiées hors de la Russie. C'est pourquoi un auteur étranger, pour assurer ses droits, devait publier ses œuvres en Russie.

Le traité franco-russe du 29 novembre 1911 garantissait aux traductions une protection de dix ans, mais cette protection était subordonnée à l'apposition de la mention de réserve et à un délai d'usage de cinq années réduit, pour les œuvres scientifiques, à trois années.

À la révolution russe, ces textes devinrent caducs.

Les 16 mai et 8 octobre 1928, le Gouvernement des Soviets a publié deux ordonnances protégeant toutes les œuvres littéraires et artistiques pour une durée de droit égale à la durée de vie de l'auteur plus un délai de quinze années à courir du 1^{er} janvier de l'année du décès dudit. En outre, ces ordonnances ne considérant plus la traduction comme une atteinte aux droits de l'auteur, les œuvres étrangères peuvent être librement traduites en Russie.

Pratiquement, depuis 1945, l'Ambassade de l'U. R. S. à Paris assure la protection des intérêts des écrivains et auteurs soviétiques à l'encontre des éditeurs français.

La première œuvre russe traduite en français parut en 1751, à Saint-Petersbourg, c'était une tragédie de Soumarokov. Les traductions éditées sont d'abord rares : 2 en 1755, 1 en 1768, 3 en 1769, 1 en 1770, 3 en 1771, 1 en 1773, 1 pour chacune des années 1779, 1782, 1786, 1793, 1797, 1798, 1799, 1800, 1804, 1805, 1806, 1820, 1822. Les années 1801, 1809, 1811, 1813, 1815 comportent 2 traductions chacune ; les années 1814, 1817, 1818, 1819, 1821, 1824 et 1825 chacune 3 ; 1808 et 1823 en ont même 4. À partir de 1826 le chiffre des traductions devient constant, minimum 2, maximum 10, en 1854 (la veille de la guerre de Crimée) et 14 en 1858. Dans

la suite, le niveau baisse de nouveau jusqu'en 1883 (2 à 5 par an). En 1884 commence l'épanouissement : 8 en 1884 et 1891, 9 en 1885 et 1899, 12 en 1896, 14 en 1892, 15 en 1889 et 1893, 16 en 1886 et 1894, 17 en 1890 et 1895, 18 en 1898, 20 en 1887 et 25 en 1888, c'est-à-dire dans les années de la conclusion de l'Alliance franco-russe et de la publication de l'ouvrage *Le Roman russe*, par E.-M. de Vogüé. Constatons qu'il y a parmi les traductions publiées un assez grand nombre de livres pour la jeunesse. Le début du xx^e siècle nous donne une moyenne de 15 traductions par an. Les années de guerre n'en donnent que 5 par an. Mais dès 1921, le niveau monte sensiblement, il atteint 37 en 1922, 36 en 1927, 35 en 1930. Cette fois c'est l'époque où tout le monde s'intéresse à la Russie, c'est aussi l'époque de « l'invasion » des émigrés russes. Dès 1932 le niveau baisse pour arriver à une moyenne de 10 traductions par an. Je ne parle toujours que des belles-lettres, des ouvrages nouveaux.

L'année 1945, qui marque la fin triomphale de la guerre mondiale, bat le record, et pourtant la publication d'un grand nombre d'ouvrages a dû être reportée à 1946.

Le choix des auteurs et de leurs œuvres est arbitraire et accidentel. Le choix dépend presque toujours du traducteur. Nous en parlerons plus tard. La littérature classique est cependant suffisamment représentée avec Pouchkine, Gogol, Gontcharov, Léon Tolstoï, Tourguénev, Dostoïevski, Gorki, Méréjkovski. Mais les œuvres complètes de ces auteurs n'ont pas été éditées en français ; cette lacune et la dispersion des livres chez des éditeurs différents, rendent impossible une étude systématique de l'œuvre d'un Tolstoï ou d'un Dostoïevski.

Tchékhov est le seul auteur russe dont les œuvres complètes aient paru en français ; manquent toutefois : *Ostrov Sakhaline*, les nouvelles *Brak po rascietou*, *Vesnoi*, *Jalobnaïa kniga*, *Lochadinaïa familiia*, *Na pouti*, *Nénastié*, *Pévtchié*, *Radost*, *Répétitor*, *Souprouga*, *Tina*, *Traguik*, *Ouchitel*, *Khoudojestvo*.

La collection reste inachevée : les quatre derniers volumes annoncés voici près de vingt ans, sont toujours « en préparation ».

La publication des œuvres complètes de Léon Tolstoï chez Stock est aussi interrompue. L'éditeur peu satisfait du travail de J.-W. Bienstock voulut continuer avec un autre traducteur. Bienstock lui intenta un procès et le gagna ; c'est ainsi qu'un traducteur a empêché la publication de l'œuvre d'un écrivain qui pour obéir à ses convictions lutta toute sa vie contre les droits d'auteur.

Les œuvres complètes de Dostoievski dont, en 1930, les Editions de la Nouvelle Revue Française annoncèrent la publication avec tant de fierté et d'assurance doivent être destinées à une autre génération, si l'on considère la cadence à laquelle paraissent les volumes : 13 titres formant 19 volumes (sur 35 annoncés) en 16 ans !...

La nouvelle firme de Bruxelles, Editions « La Boétie », annonce une édition nouvelle des œuvres complètes de Dostoievski. Souhaitons que mon successeur dans le domaine bibliographique en voie l'achèvement et ne soit pas obligé d'adresser aux éditeurs des reproches amers.

L'œuvre la plus souvent traduite et la plus souvent éditée est la nouvelle de Gogol, *Tarass Boulba* ; *La Sonate à Kreutzer*, de Tolstoï, vient en second, suivie de près par *La Fille du capitaine*, de Pouchkine (1).

(1) Dès la première traduction de Viardot (1853), cette nouvelle porte ce titre. Pourquoi pas *La Fille d'un capitaine* ? Pouchkine même n'a-t-il pas emprunté ce dernier titre aux couplets de Chérubin ? *Le Mariage de Figaro* figure parmi les œuvres préférées du grand poète russe.

II

Je pense qu'il ne faut pas traduire *les mots* ni même quelquefois *le sens*. L'essentiel, c'est de transmettre l'impression. Il faut que le lecteur d'une traduction se trouve transporté dans l'ambiance même qui environne le lecteur de l'original, et que la traduction agisse sur *les mêmes nerfs*.

A. K. TOLSTOI à sa femme. Lettre du 30 septembre 1861. (1)

Toute traduction est difficile, et c'est un art bien ingrat que celui du traducteur. La connaissance non seulement du vocabulaire, mais des moindres nuances des deux langues ainsi que la compréhension de leur génie doivent être parfaites. Si les ouvrages qui demandent une langue particulière, tels, un traité de théologie, une étude médicale, etc., restent en général le domaine de traducteurs spécialisés et compétents, il n'en est pas de même des œuvres littéraires qui, à leur grand détriment, sont, pour ainsi dire, à la merci du premier venu, avec toutes les chances d'erreurs que cela comporte. Or ce que le traducteur n'aura pas saisi, restera lettre morte pour les lecteurs.

(1) En 1941, dans sa préface pour les *Cantiques spirituels* de St-Jean de la Croix, traduits en vers français par le R. P. Cyprien, Carme déchaussé, Paul Valéry écrit : « ... Il n'est pas possible d'être plus fidèle. Le Père traducteur a modifié le type de la strophe, sans doute. Il a adopté notre octosyllabe au lieu de suivre les variations du mètre proposé. Il a compris que la prosodie doit suivre la langue, et il n'a pas tenté, comme d'autres l'ont fait (en particulier au XVI^e et au XIX^e siècles) d'imposer au français ce que le français n'impose ou ne propose pas de soi-même à l'oreille française. C'est là véritablement *traduire*, qui est de reconstituer au plus près *l'effet* d'une certaine *cause*, — ici un texte de langue espagnole au moyen d'une *autre cause*, — un texte de langue française. »

Le traducteur devrait donc avoir un vrai talent d'écrivain et des affinités avec l'auteur du texte qu'il a choisi ; nous aurions alors d'admirables réussites, nous ne perdriens rien des contrastes de forme qui séparent, par exemple, un conte du jeune Gogol et un récit de Tchekhov. Il ne suffit pas, en effet, que le traducteur soit consciencieux, car il se borne alors à nous donner une traduction explicative qui alourdit le texte — « les traducteurs ont habituellement plus de mots que de pensées » se plaint l'impératrice Catherine — ou bien il nous donne des explications ou des notes au bas de la page, ce qui n'est guère plus heureux.

Traduire la poésie est œuvre encore plus ardue, et exige un poète. Joukovski a dit avec raison que le traducteur d'une œuvre en prose est un serviteur de l'auteur, tandis que celui d'un poème est son rival.

Ainsi l'auteur et son traducteur doivent rester côte à côte sous les rayons du soleil de la poésie ; tandis que lorsqu'il s'agit de prose un bon traducteur reste toujours dans l'ombre.

La technique du vers russe, fondée sur l'accent, et si libre, est bien loin de celle de la versification française. « A mon avis, rien n'est plus difficile que de traduire des vers russes en vers français, car, vu la concision de notre langue, on ne peut jamais être assez bref », a écrit Pouchkine au traducteur le prince Nicolas Golitsyne (1).

Pour les œuvres théâtrales la traduction doit

(1) Chez les bouquinistes parisiens, on trouve tout. Le hasard m'a fait mettre la main sur deux recueils, deux anthologies de la poésie russe en version allemande : *Nachbildungen Russischer Originale*, 1895-99. *Als Manuskript gedruckt*. Berlin, 1895-99. (Le second n'est que la réimpression de 1905, augmentée de trois poésies). Les dédicaces nous révèlent que le traducteur — Van der Vliet — appartenait au corps diplomatique russe. Sa traduction, fort bonne et très proche de l'original — traduction d'amateur — souligne la difficulté qu'offrirait une traduction française. Combien de recueils semblables échappent aux recherches des bibliophiles et bibliographes !

avant tout être simple et claire. Un lecteur peut toujours relire un passage obscur, un spectateur qui n'a pas bien compris la pensée exprimée par l'acteur reste dans son incertitude.

La plupart des écrivains russes ont amplement fourni leur part en ce qui concerne ce genre de travail, citons, parmi beaucoup d'autres, Pouchkine, Gogol (*Sganarelle*, de Molière), Lermontov, Léon et Alexis Konstantinovitch Tolstoï, Tourguénev, Dostoevski (*Eugénie Grandet*), Ostrovski, ainsi que Méréjkovski, Sologoub, Kouprine (*Don Carlos*, de Schiller), Bounine, Boris Zaïtsev. Joukovski et Balmont, qui ont fait connaître d'innombrables œuvres poétiques étrangères au public russe, sont eux-mêmes des poètes de valeur.

Ostrovski, qui a doté la Russie d'un théâtre vraiment national, a traduit des pièces espagnoles avec le désir de se perfectionner dans son art de dramaturge. En traduisant Balzac, Dostoevski se proposait le même but.

Une traduction nouvelle due à un grand maître attire l'attention sur l'auteur traduit ; ainsi l'œuvre d'un musicien parfois déjà oublié, revit lorsqu'elle est exécutée par un grand artiste.

Cette ardeur des Russes forme un contraste frappant avec l'indifférence des écrivains français. L'art de la traduction n'est pas en grande faveur en France. Les Français ont été longtemps trop gâtés pour apprendre les langues étrangères, le latin, qui était autrefois la langue universelle, ayant peu à peu cédé la place au français. La littérature française servit longtemps de modèle aux littératures étrangères, mais celles-ci à leur tour ont affirmé leur originalité. Les littératures russe, allemande, anglaise, scandinave ont séduit l'imagination du lecteur français et se sont imposées à l'attention du monde entier.

Xavier Marmier, un des rares polyglottes de son époque, homme de lettres et traducteur réputé, dans la préface qu'il écrivit en 1839 pour l'ouvrage de M^{me} de Staël *De l'Allemagne*, nous dit : « ... nous

étions alors trop fiers de nos travaux, trop préoccupés de notre gloire, pour nous laisser séduire par une ambition étrangère. Sur toute la France s'étendaient les rayons d'une lumière céleste. Elle portait sur ses épaules le manteau de la royauté littéraire ; et quand elle énumérait les noms illustres de ses prosateurs, de ses poètes, quand elle voyait leur influence se propager au sud et au nord, quand tout semblait s'assimiler à sa pensée et se plier à son génie, elle pouvait dire en changeant un mot à l'orgueilleux axiome de Louis XIV : L'Europe, c'est moi ! On nous a souvent et amèrement reproché notre indifférence pour tout ce qui se faisait en dehors de notre langue et de nos limites. Sans doute ce fut de notre part un tort. L'étude d'une littérature étrangère, d'un peuple étranger porte toujours en elle quelque fruit salutaire. C'est une plante d'une autre nature dont il est bon d'observer les couleurs, de respirer le parfum, d'exprimer le suc. Mais ceux qui nous accusent si opiniâtement aujourd'hui d'avoir pendant plusieurs siècles dédaigné l'Allemagne, comprennent-ils bien notre situation passée ? Faut-il leur rappeler que chaque peuple a une mission poétique à remplir, une époque de gloire à traverser ? Cette mission nous l'avons accomplie, cette époque glorieuse, nous l'avons parcourue. »

L'opinion des écrivains français n'était d'ailleurs pas très encourageante pour le traducteur animé d'une noble ambition.

Voltaire, en qui Valery Larbaud voit le patron des anglicistes, a écrit : « Souvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau. »

« Pourquoi les Français ne rendent-ils pas justice à la littérature allemande ? » demande à son tour M^{me} de Staël dans son ouvrage *De l'Allemagne*. « Je pourrais répondre d'une manière fort simple à cette question en disant que très peu de personnes en France savent l'allemand, et que les beautés de cette langue, surtout en poésie, ne peuvent être traduites

FABLES RUSSSES

TIRÉES DU RECUEIL

DE M. KRILOFF,

ET IMITÉES EN VERS FRANÇAIS ET ITALIENS

PAR DIVERS AUTEURS.

PREMIÈRES

D'UNE INTRODUCTION FRANÇAISE DE M. LEMONTÉY,

ET D'UNE PRÉFACE ITALIENNE DE M. SALPI.

PUBLIÉES

PAR M. LE COMTE ORLOFF.

Ornées du portrait de M. Kriloff et de cinq gravures.

TOME PREMIER.



PARIS,

BOSSANGE, LIBRAIRE DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,
RUE DE RICHELIEU, N° 60.
ET BOSSANGE FRÈRES, LIBRAIRES, RUE DE SEINE,
1825.

БАШИ РУСКІЯ

Извлеченныя изъ собранія

Ш. А. КРЫЛОВА,

Съ подражаніемъ на французскомъ и Итальянскомъ
языкахъ разными авторами

И

Съ двумя предисловіями, на французскомъ
Г. Демонша, а на Итальянскомъ Г. Салфи.

ИЗДАНЫ Г. ОРЛОВЫМЪ.

Собрание съ украшеніемъ портретомъ Лазаря и шестью
отпечатанными рисунками.

ЧАСТЬ ПЕРВАЯ.

ПАРИЖЪ,

У Боксана Оппра въ Улицк Рюсскаго
А Боксана братамъ въ Улицк Своб.

en français. Une musique composée pour un instrument n'est point exécutée avec succès sur un instrument d'un autre genre.»

Lamartine a dit, en parlant de la traduction, qu'elle était l'œuvre la plus difficile et presque la plus impossible de l'esprit humain. Prosper Mérimée pense de même.

E.-M. de Vogüé a écrit : « Les poètes russes ne sont et ne seront jamais traduits. Un poème lyrique est un être vivant d'une vie furtive qui réside dans l'arrangement des mots ; on ne transporte pas cette vie dans un corps étranger. »

André Gide, enfin, dit : « Je le compare (le traducteur) à l'écuyer qui prétend faire exécuter à son cheval des mouvements qui ne sont pas naturels à celui-ci. »

Il est facile de comprendre que de telles affirmations émanant de grands maîtres n'encouragent guère les écrivains ; et la traduction — cette importante partie de la littérature — est devenue en France le domaine de traducteurs de métier. Les véritables écrivains qui ont pris goût à ce travail restent assez rares. Pour le russe, nous ne trouvons que Prosper Mérimée, Xavier Marmier, Dumas père, Emile Deschamps, Catulle Mendès, Paul Collin, Achille Millien, André Gide et parmi eux Dumas, Gide, Catulle Mendès, Collin et, probablement Deschamps, ignorent le russe.

« ... On remarque en effet que le traducteur est rarement un bon écrivain (il y a des exceptions je le sais, et certains étrangers, comme Kipling, ont été fort bien servis en France). Mais qu'un écrivain, même de second plan, fasse un jour œuvre de traducteur, il l'emporte alors presque toujours sur les professionnels. *Les Œuvres choisies*, de Whitman, forment un florilège dû à plusieurs écrivains français, qui ne sont pas tous grands, mais qui tous ont cherché pour *eux-mêmes* à servir leur langue, et qui mettent tout naturellement leurs connaissances au service d'un autre. Pétrus Borel n'était pas un grand écrivain, mais son *Robinson Crusé* est un chef-

d'œuvre, Nerval s'est mis au service de Goethe ; Gide, de Shakespeare et de Conrad ; Claudel, de Coventry Patmore. Quand Fagus a transposé sans presque un seul archaïsme la *Chanson de Roland*, nous avons eu l'étourdissante impression d'un chef-d'œuvre contemporain, et pourtant, presque tout y est d'une extraordinaire fidélité : c'est une *restauration*, un *nettoyage* comme pour les tableaux des anciens maîtres. C'est que Fagus, avant d'être traducteur, était poète pour lui tout seul » (Robert Brüllach).

Fournir des renseignements sur tous les traducteurs est chose impossible. Pour donner un tableau général et pour éviter l'injustice, nous les passerons en revue en les groupant selon le but qu'ils se proposaient. Dans chaque groupe nous ne parlerons plus longuement de certains que pour faire mieux comprendre la situation, expliquer l'intérêt et les conditions de ce travail, et les prétentions des éditeurs et des traducteurs.

Le premier groupe se compose des Russes eux-mêmes. Des membres de la haute aristocratie russe à qui la langue française était aussi familière que leur langue maternelle, se proposèrent de faire œuvre de propagande. L'orgueil patriotique, plutôt que le désir de faire une œuvre d'art, les inspirait. L'honneur d'être l'auteur de la première traduction du russe en français revient au prince Alexandre Dolgorouki (*Sinave et Trouvor*, tragédie de Soumarokov, 1751) ; je n'ai aucun renseignement sur sa personnalité. Citons ensuite le prince Emmanuel Golitsyne (1805-1853) qui naquit à Paris et y fut élevé. Il se rendit en Russie pour prendre part à la guerre russo-turque de 1828-1829, fut grièvement blessé. Il se fixa ensuite à Paris. Michel Ermolov, général en retraite, avait épousé une Française et habitait constamment la France. Le prince Elim Mechtcherski (1808-1844) qui était un poète délicat, très goûté du public français ; son charme, sa maladie qui l'obligeait à vivre loin de son pays, avaient créé autour de lui une atmosphère de sympathie, on

pourrait lui donner la place qu'occupera plus tard Marie Bachkirtseva. André Mazon a publié une excellente biographie de ce poète et diplomate. Le prince Augustin Golitsyne (1823-1875), qui s'était converti au catholicisme, était venu s'installer à Paris, il était familier aux lecteurs français de son époque, à qui il fit connaître toute une série d'ouvrages sur les questions religieuses et historiques et des traductions du russe. Il prit froid à la Bibliothèque Mazarine, tomba malade et mourut en 1875. La princesse Anne Abamélik († 1889), qui devint par son mariage M^{me} Boratynskaïa (belle-sœur du célèbre poète), publia en français et en anglais des traductions de poèmes russes ; c'est à elle que Pouchkine adressa en 1832 les vers suivants :

*Je me ressouviendrai toujours avec ivresse
Du temps où je vous ai bercé avec tendresse.
Vous étiez une magnifique enfant.
Mais vous avez fleuri, et je confesse
Que je vous adore et vénère à présent
Et palpitant, avec délice
Mes yeux, mon cœur vous suivent partout.
Je suis comme une vieille nourrice
Si fier de votre gloire, de vous.*

(Traduit par Irène TATECISOFF)

La princesse Irène Paskévitch (1835-1922), née comtesse Vorontsova-Dachkova, belle-fille du célèbre feld-maréchal, a publié sous le nom d'*Une Russe*, les œuvres suivantes de Tolstoï : *Anna Karénine*, *Guerre et paix*, *le Bonheur conjugal*. Les deux premiers romans, édités par Hachette, continuent, grâce à des rééditions, à être accessibles aux lecteurs français. La traductrice qui était une des grandes dames russes les plus fortunées, vécut jusqu'à un âge très avancé et, devenue aveugle, elle eut pour dernier asile un misérable taudis chez un ancien fermier aux environs mêmes d'un splendide château : le majorat des Paskévitch. Elle mourut dans la plus grande misère en 1922.

N'oublions pas non plus le rôle important des salons mondains de la princesse Zinaïda Volkonskaïa, de la princesse Bagration, de M^{me} Lagrené, née Varvara Doubenskaïa, de la comtesse de Circourt, née Anastasie Khlustina, du sénateur comte Grégoire Orlov, d'Anatole Démidov. Pendant leurs fréquents séjours en France, ils reçurent avec beaucoup d'éclat l'élite intellectuelle française et étrangère ainsi que les voyageurs russes. Le comte Orlov fit publier les fables de Krylov dans une traduction française et italienne. C'est F.-G. Eichhoff, littérateur français, philologue, érudit et linguiste, qui a traduit en prose ces fables ; quand ensuite on proposa aux habitués du salon, de les mettre en vers français, ce fut un véritable concours de poètes. Une des fables, *les Oies*, fut traduite par Rouget de l'Isle. Celui-ci se trouvait à ce moment dans la misère, et c'est ainsi que le délicat mécène russe put tendre une main secourable au créateur de *La Mar-seillaise*.

Le comte Alexis Guignard de Saint-Priest (1805-1851), fils d'Armand de Saint-Priest, émigré français, et de la princesse Sophie Golitsyna, qui traduisit les pièces russes pour « les Chefs-d'Œuvre des Théâtres étrangers » et les fit précéder d'une importante préface, ne doit-il pas être classé parmi le groupe des traducteurs russes ?

Le romancier Ivan Tourguénev a passé une grande partie de sa vie à l'étranger, séjourna surtout en France et connut tous les écrivains français. Il est devenu, ou plutôt aurait pu devenir l'un des leurs. George Sand, Flaubert, Maupassant, les Goncourt ont laissé beaucoup de témoignages de leur sympathie pour « le bon Moscove ». Il a fait beaucoup auprès de ses confrères français pour faire connaître la littérature russe en France. Ses relations compliquées, confuses, souvent même hostiles, avec la plupart de ses confrères russes (relations qui ont déjà été l'objet d'une étude spéciale), empêchèrent son séjour en France et sa fréquentation amicale avec des écrivains et des éditeurs de Paris de don-

ner tous les fruits qu'on en aurait pu attendre. Qui faut-il incriminer ? Léon Daudet dans son livre *Quand vivait mon père* (Paris, Grasset, 1940) écrit : « ... Tourguénev, par jalousie littéraire, avait caché à Alph. Daudet, ainsi qu'à Flaubert, à Zola et à Goncourt, les œuvres et la personnalité de Gogol, de Tolstoï, de Dostoïevsky. Il se rattrapa d'un seul coup en se plongeant dans ces contes et récits, évidemment fort supérieurs aux *Mémoires d'un seigneur russe* et autres ouvrages de l'ami de Viardot. « Le bon Moscove », comme disait l'ermite de Croisset, était un assez mauvais bougre, et le champ du roman russe apparaissait alors comme illimité. »

Peut-être faut-il ici nommer Louis Viardot (1800-1883), auteur estimable sur les questions d'art et de littérature, traducteur de *Don Quichotte*, et qui, poussé par Tourguénev, a donné un grand nombre de traductions du russe. On n'est pas sûr qu'il fut toujours aidé par le grand romancier russe et, celui-ci lui a probablement fourni un « nègre », tiré de la colonie étudiante russe ; mais il a eu en Tourguénev un conseiller et un critique bienveillant.

Le deuxième groupe comprend les Français qui ont séjourné en Russie. En général ils ont traduit au courant de la plume, sans autre but que de se fortifier dans l'étude difficile de la langue russe. Nous y réservons la première place à Pierre-Charles Levesque (1736-1812). Ce « bourgeois de Paris » fut en France le premier historien de la Russie. Il apprit d'abord l'art de la gravure, qu'il abandonna pour la littérature. Grâce à l'appui bienveillant de Diderot il obtint, en 1773, une place de gouverneur à l'École militaire des Cadets de Saint-Petersbourg. Pour préparer son *Histoire de la Russie*, Levesque apprit le russe et travailla très scrupuleusement, comme devait le faire un ancien graveur, sur les documents authentiques des archives de l'Etat. L'impératrice Catherine ne fut satisfaite ni de la tendance, ni de la présentation de l'ouvrage et en 1780 Levesque quitta Saint-Petersbourg. Son ouvrage parut à Yverdon en 1782-1783. Peu après son retour

en France, Levesque fut nommé professeur d'histoire et de morale au Collège de France. En 1789, il entra à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le chapitre qu'il a consacré à la jeune littérature russe est un jugement bienveillant et ses prévisions montrent la finesse et la clairvoyance exceptionnelle de cet historien (1). Levesque, à proprement parler, n'a pas été un traducteur ; il n'a donné que quelques poésies pour illustrer son histoire, mais il a bien tracé le chemin que doivent suivre tous les traducteurs :

*Wer das Dichten will verstehen,
Muss ins Land der Dichtung gehen.
Wer den Dichter will verstehen,
Muss in Dichters Lande gehen.*

Citons maintenant J.-N.-M. de Guerle, professeur d'éloquence française à la faculté des Lettres, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires, qui séjourna en Russie pendant deux ans (1818 et 1819), ainsi que Hippolyte Ferry de Pigny (1799-1880) qui pendant de nombreuses années fut professeur de littérature dans les écoles supérieures de Saint-Pétersbourg, et avait le rang de Conseiller d'Etat russe (5^e classe de la hiérarchie civile avant 1917).

Jean-Henri Schnitzler (1802-1871) est né à Strasbourg. Après avoir terminé ses études il fut attaché comme précepteur à une grande famille de Courlande, et passa quatre ans en Russie. Témoin oculaire à Saint-Pétersbourg de la rébellion du 14 décembre 1825, ainsi que des événements qui la précédèrent et la suivirent, il recueillit des documents

(1) Je n'ai pas trouvé de renseignements sur M. L. Pappa Do Poulo et le citoyen Gallet, auteurs du recueil intitulé *Choix des meilleurs morceaux de la littérature russe*, édité à Paris en 1800. Le ton de la préface et la présentation m'incitent à penser que L. Pappa Do Poulo a pu être un des élèves de Levesque à Saint-Pétersbourg. Le nom de famille Popandopoulo, d'origine grecque, se rencontre depuis longtemps en Russie.

sur les faits de cette époque et sur la statistique du vaste empire des tsars. A son retour en France, en 1828, Schnitzler s'occupa de mettre en ordre ces documents qui lui fournirent la matière de diverses publications sur la Russie. Il était membre correspondant de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg.

Jean Fleury (1816-1894), littérateur français, s'adonna de bonne heure à l'enseignement. En 1856, il partit pour la Russie et devint professeur de langue et de littérature françaises à l'École de droit de Saint-Pétersbourg et lecteur à l'Université de cette même ville. Il publia une série de livres relatifs à l'enseignement de la langue française. Il collabora activement au *Journal de Saint-Pétersbourg*, dans la rubrique littéraire. Membre d'un grand nombre de Sociétés savantes en France, en Russie et en Angleterre J. Fleury est le père d'Alice Fleury, connue sous le pseudonyme de *Henry Gréville*, auteur de romans de mœurs russes. Emile Durand, son mari, fut pendant quelque temps professeur de français à l'École de droit et la *Revue des Deux Mondes* lui demanda de composer des monographies d'écrivains russes, qui d'ailleurs ne furent pas publiées.

Nommons encore Jules-Joseph Perrault, lecteur au lycée Demidov à Iaroslavl et plus tard à l'Université de Saint-Pétersbourg ; P. Pelan d'Angers, professeur à l'Institut Catherine, établissement fondé à Moscou pour les jeunes filles de la noblesse ; H. Dupont, professeur à l'École des Ponts et Chaussées.

Ernest Charrière (1805-1865), littérateur et érudit, fut engagé comme précepteur par le comte Sollogoub ; il resta pendant dix ans dans cette famille où il eut pour élève l'écrivain Vladimir Sollogoub ; il étudia la langue, l'histoire et les mœurs russes et slaves en général. Il publia des articles dans le *Mercur de France* et c'est pendant la guerre de Crimée que parut sa traduction des *Mémoires d'un seigneur russe ou Tableau de la situation actuelle des*

nobles et des paysans dans les provinces russes. L'auteur, Tourguénev, protesta énergiquement contre cette traduction. « ... J'affirme qu'il n'y a pas dans tous les *Mémoires d'un seigneur russe* quatre lignes de suite fidèlement traduites. M. Charrière a pris surtout soin d'orner mon style, qui a dû lui sembler beaucoup trop mesquin et trop maigre... Dans le chapitre XVII, à la page 280, M. Charrière introduit un nouveau personnage, qu'il décrit longuement et avec complaisance... M. Charrière prévient le lecteur que « les préparatifs de l'auteur peuvent paraître un peu longs à notre impatience française »... il taille, il coupe, il change... il a l'horreur du mot propre, il met une queue en trompette au bout de chaque phrase ; il improvise toutes sortes de réflexions, d'images, de descriptions et de comparaisons, etc. » Ce genre de traduction est une exception parmi les traducteurs de notre deuxième groupe (1).

Léon Sichler (1858-0000) artiste peintre, écrivain et traducteur français, né à Saint-Petersbourg, où il commence ses études classiques, qu'il acheva en France. Sichler se consacre à la Russie qu'il aime passionnément et dont il connaît parfaitement la langue. Il s'adonne particulièrement à l'étude des traditions populaires de ce pays. Au début de sa carrière littéraire, il publia dans la *Mosaïque*, en 1881, une traduction littérale et élégante de *La nuit de mai*, de Gogol.

Né à Paris, en 1862, Charles Salomon — descendant d'une vieille famille de huguenots cévenols qui avait dû gagner la Suisse au XVIII^e siècle — poursuivit ses études de droit jusqu'au doctorat, tout en suivant les cours de l'École des sciences politiques et ceux de l'École des langues orientales. Une mission, que lui avait confiée le Musée social, le conduisit

(1) En 1945 un éditeur a publié un recueil des *Récits d'un chasseur*, dans lequel trois récits sont traduits par Charrière. Le nom du traducteur manque sur la couverture. L'éditeur ne connaît probablement ni le nom de celui-ci, ni l'opinion de Tourguénev à son égard.

successivement aux États-Unis, au Japon et aux Indes britanniques. Mais c'est vers la Russie que, dès ce temps-là, il se sentait attiré. Pendant trente ans, appelé moins encore par ses fonctions d'administrateur de la Société minière de Krivoï-Rog que par son goût très vif, presque passionné, pour les choses russes, il fit en Russie des séjours prolongés et de nombreux voyages ; à une parfaite connaissance de la langue s'ajoutèrent des relations étendues et une expérience approfondie du pays, de ses mœurs et du caractère de ses habitants. Par les relations de sa belle-mère, Salomon s'était lié intimement avec la famille de Léon Tolstoï. Alphonse-Charles Salomon est décédé à Paris, en 1936, après une longue et douloureuse maladie. Salomon légua une partie importante de sa précieuse bibliothèque à l'Institut d'Études slaves de l'Université de Paris, et quelques lettres originales de Léon Tolstoï, à la Bibliothèque Nationale. Si les traductions que nous lui devons ne sont pas nombreuses, leur qualité, surtout lorsqu'il s'agit d'œuvres en prose, est d'une haute perfection.

Passons à nos contemporains : Henri Mongault (1884-1941) achève ses études au Collège Sainte-Croix, au Mans, puis, jeune bachelier, il quitte la France pour représenter en Russie une maison française de produits chimiques. Tout l'intéresse en ce nouveau pays ; membre de l'*Alliance Française* il propage la culture française à Moscou. La révolution de 1917 met fin à son activité commerciale et, en 1918, Mongault rentre avec sa femme (Russe d'origine) en France, pour y finir ses études à la Sorbonne. Sa connaissance parfaite du russe, de l'allemand, de l'anglais, de l'italien, de l'espagnol, du grec, du latin et de leurs littératures, son esprit critique sagace, son goût littéraire remarquable l'amènent à devenir un des principaux collaborateurs de l'éditeur Bossard, dès que celui-ci entreprend, avec tant de succès, sa nouvelle présentation intégrale des chefs-d'œuvre russes. L'étude de Mongault, *Mérimée et la littérature russe*, ses articles, ses

notes, ses traductions si parfaites lui valurent une grande réputation auprès des slavissants comme du grand public. Il a été emporté par une grave maladie en plein travail, sans avoir eu le temps de présenter à la Sorbonne sa thèse pour le doctorat ès-lettres.

Joseph Civel (1878) fut professeur pendant douze ans à l'école de garçons d'Orékhov (gouvernement de Tauride), Marc Laval et Gustave Welter furent professeurs à Moscou, ainsi que Maurice Donzel (1885-1937), qui publia ses traductions sous les pseudonymes de Maurice, de Parijanine, de Maurice Dumarais.

Jean Chuzeville, homme de lettres qui a une connaissance profonde des langues russe, allemande, italienne, espagnole, ainsi que du grec et de l'arabe, séjourna six ans en Russie, en qualité de précepteur. C'est un ami sûr et compétent du génie russe.

Denis Roche (1868) étudia en Russie la question de l'influence de l'art français sur l'art russe. Introduit dans les cercles littéraires et artistiques, il fréquenta des salons pétersbourgeois ; son intelligence, son charme inné lui valurent partout un accueil bienveillant. Il alla voir Léon Tolstoï à Iasnaïa Poliana ; il se lia d'amitié avec Tchékhouv et devint son unique traducteur. Grâce à l'énergie infatigable de Denis Roche les auteurs traduits par lui (Gogol, Tourguénev, Tchékhouv) sont les auteurs russes le plus souvent joués sur la scène et entendus à la radio.

Masclat, Paul Julvecourt, Henri Mongault, Michel Dumesnil de Gramont, Maurice Donzel, Gustave Welter, ainsi que E.-M. de Vogüé, épousèrent des Russes.

Ajoutons à ce groupe deux écrivains français dont le séjour en Russie fut de courte durée — Alexandre Dumas père et Xavier Marmier.

Le bon Dumas (1803-1870) était, grâce à ses œuvres, bien connu de nombreux lecteurs russes. Il n'eut pas la chance d'être bien vu du gouvernement russe. La première cause de cette malveillance fut son roman *Le Maître d'arme*, qui a pour thème les

événements du 14 décembre 1825 (ce roman resta interdit par la censure russe jusqu'à la révolution de 1917) ; la seconde était la récente visite du marquis de Custine. Ce voyageur fut reçu à bras ouverts et jouit de l'hospitalité traditionnelle ; il parcourut hâtivement la Russie, un peu au hasard, sans s'être fixé de programme. Son livre, *La Russie en 1839*, a beaucoup surpris et profondément blessé les Russes, l'auteur y manquant à la fois de tact et de délicatesse.

Dumas était venu en Russie tout à fait à l'improviste, sur l'invitation du comte Kouchelev-Bezborodko, pour assister, en qualité de garçon d'honneur, au mariage de la belle-sœur de ce richissime seigneur russe. Dumas visita Saint-Petersbourg, Moscou, descendit la Volga de Nijni-Novgorod à Astrakhan, parcourut les villes du Caucase, les pays qui bordent la mer d'Azov et la mer Noire ; d'Odessa il se rendit à Galatz. Chez un libraire français de Saint-Petersbourg, Dumas acheta tous les livres français sur la Russie ; ses relations avec des Russes lui fournirent des connaissances solides. Son expérience des voyages, sa bienveillance, son don d'inspirer la sympathie et de gagner les cœurs lui permirent de faire ce que le journalisme actuel nomme un reportage vivant et coloré. Ses *Impressions de voyage en Russie* sont devenues pour les Russes le synonyme d'« ignorance fantaisiste », avec la fameuse « canneberge branchue ». Nous pensons qu'il faudrait réviser ce jugement et corriger l'injustice dont est victime cet écrivain, qui connaissait bien son métier. Il n'a pas prétendu nous offrir une étude approfondie, ce sont de simples notes rédigées avec autant de sincérité que d'allant.

De ses traductions (*Ammalat-Beg*, de Marlinski), Dumas parle ainsi : « ... Je fis traduire... Je le pris des mains de mon traducteur ; je le récrivis pour le rendre compréhensible aux lecteurs, et, tel qu'il était, sans y rien changer, je le publie... » Toutes ces traductions ont paru sans le nom de l'auteur russe. Quant à la version espagnole, elle n'est que l'œuvre

de Dumas traduite dans cette langue, et ne porte également que son nom ; l'opinion de Dumas à ce sujet reste son secret et celui de son éditeur.

« Xavier Marmier (1808-1892) aima par-dessus tout deux choses : les voyages et les livres. Sa passion du mouvement et de l'inconnu se manifesta dès son enfance : il était né voyageur comme d'autres naissent poètes. Il eut le mérite de parcourir le monde à une époque où les moyens de communication étaient rares et souvent périlleux. Connaissant à merveille la langue, la littérature, les légendes des pays qu'il visite, il en rapporte des récits aussi charmants qu'instructifs... C'est ainsi que, malgré son profond amour de la terre natale, il entreprend dès l'âge de 24 ans, et pendant la plus grande partie de son existence, des pérégrinations à travers le monde, parcourant la vieille Europe, les steppes de la Russie et les pampas de l'Amérique, et en rapportant, vers ou prose, une abondante et pittoresque moisson. Son autre passion dominante fut celle des livres : on la voit apparaître chez lui dès ses plus jeunes années, elle sera son occupation favorite jusqu'à ses derniers jours. » Ainsi le décrit le Dr Roger Roux, président de l'Association franc-comtoise.

Marmier apprend avec une facilité croissante les langues étrangères : le danois, le suédois, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien, le russe. Le russe, qu'il apprit seul, paraît-il, était sa langue préférée. « ... La langue russe se distingue entre ces divers idiomes par sa liberté de construction, ses nuances délicates et sa richesse. Elle joint à ses tendres diminutifs les expressions les plus fermes, les plus énergiques : elle résonne comme une vague en courroux qui se brise sur les rochers, et soupire comme une branche de saule flottant au bord du lac. Ses mots impératifs ont un mâle et austère accent et ses paroles d'amour s'exhalent comme le souffle caressant de deux lèvres pures. Je me rappelle encore le charme que j'éprouvais dans le temps où je commençais l'étude de cette langue, douce étude malheureusement trop vite interrompue. Après avoir tra-

duit quelques pages de Derjavin ou de Pouschkin, je m'en allais rêveur dans les rues de Helsingfors ou de Pétersbourg, faisant résonner à mon oreille les mots les plus doux que je venais d'apprendre, et c'était pour moi une suave musique... Pendant mon séjour en Russie, j'ai tenté de pénétrer, autant que mon ignorance me le permettait, dans le mouvement et dans les tendances de cette littérature. J'ai interrogé successivement les hommes qui la connaissent le mieux, ceux qui y occupent par leurs travaux un rang honorable, et ceux qui la jugent à l'écart sans se mêler à ses luttes, sans entrer dans ses rivalités. Grâce à l'obligeance parfaite avec laquelle ils ont accueilli mon désir de m'instruire et aux leçons qu'ils m'ont eux-mêmes données, je puis essayer de retracer ce qu'il y a de plus saillant dans cette littérature... Il y a du lyrisme dans l'âme de cette nation et dans son histoire, de l'enthousiasme et de la foi dans les belles pages de sa littérature comme dans les plus grandes phases de son existence nationale », déclare-t-il dans ses *Lettres sur la Russie*. Deux fois dans sa vie, en 1842 et en 1847, Marmier visita la Russie. « Je ne saurais vous dire, écrit-il, quel bon accueil j'ai trouvé ici. J'y venais comme étranger et j'y ai été reçu comme un ami. Depuis les fonctionnaires jusqu'aux gens du monde et aux écrivains, chacun m'a tendu la main, m'a aidé dans mes recherches. »

C'est en vain qu'on tenta de le retenir en France en le chargeant d'un cours de littérature étrangère à la Faculté de Rennes. En 1846, Marmier accepta le poste de conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il fut ensuite administrateur de 1885 à 1888. D'autres demandent des honneurs, lui demande des congés. En 1870 il fut élu à l'Académie française ; c'est au bruit du canon, dans Paris assiégé, que le nouvel académicien composa son discours. Dans sa vie privée, son bonheur conjugal fut de courte durée : un an après son mariage, sa jeune femme mourait, et avec elle l'enfant qu'elle venait de mettre au monde. Marmier se recueille, se replie

sur lui-même. Avec le temps, le voyageur s'est fait ermite, c'est un ermite qui travaille comme un bénédictin. « Sa bibliothèque, déclare Anatole France, était une honnête et riante Babel où dans toutes langues du monde il n'était parlé que de douce poésie, de contes populaires, des usages et des mœurs des hommes. » Cette bibliothèque, Marmier la légua à sa ville natale, Pontarlier, en mémoire de sa grand-mère qui lui avait appris à lire. Xavier Marmier s'est éteint doucement, à l'âge de 84 ans.

Après sa mort, les bouquinistes de Paris, au nombre environ de 95 convives des deux sexes, reçurent un billet d'invitation. Ce billet était ainsi conçu :

« Le 20 novembre 1892, à 7 heures précises du soir, aura lieu le banquet offert par M. Xavier Marmier, de l'Académie française, aux bouquinistes des quais de la rive gauche, sous la présidence de M. A. Choppin d'Arnouville. *Carte d'entrée rigoureusement personnelle.* » A. Choppin d'Arnouville, vieil ami du défunt, avait été choisi par lui comme exécuteur testamentaire. Tel fut le dernier adieu, unique dans son genre, d'une des plus sympathiques et attirantes figures de la littérature française.

Inscrivons aussi dans ce groupe le nom de Prosper Mérimée (1803-1870) qui n'a jamais franchi la frontière russe mais, suivant le mot de Saint-Victor, émigra littérairement en Russie pour s'y confiner durant près d'un quart de siècle. Mérimée fut conquis par le russe grâce à trois remarquables représentants de l'élite intellectuelle russe de l'époque, Nicolas Melgounov, Alexandre Tourguénev et Serge Sobolevski, qui eurent une grande influence sur le jeune écrivain français. La longue et perspicace introduction du regretté H. Mongault pour ses *Études de littérature russe* (Paris, 1931), ainsi que les ouvrages russes d'A. K. Vinogradov : *Mérimée v pismakh k Varvaré Doubenskoï. Pisma semié Lagrené* (Moscou, 1937) et *Mérimée v pismakh k Sobolevskomou* (Moscou, 1928) nous font comprendre l'intérêt et la sympathie qu'éveillèrent chez Mérimée la littérature et la langue russes. Mérimée, en fréquentant les salons russes,

a énormément aidé les russophiles à recruter de nouveaux admirateurs aux œuvres russes. Mais nombreux aussi étaient les contemporains qui demandaient avec humeur quand Mérimée renoncerait à sa toquade pour la Russie et se convertirait de nouveau aux lettres françaises. Cette manie russe dura près d'un quart de siècle ; bien qu'elle fit place dans la suite à la manie espagnole, Mérimée n'en garde pas moins, jusqu'à la fin de sa vie, son intérêt pour les lettres russes.

Notre troisième groupe est, peut-on dire, celui que l'on doit aux circonstances. Les négociations et la conclusion de l'Alliance franco-russe, les manifestations enthousiastes de Cronstadt et de Toulon suggèrent aux éditeurs français d'exploiter un domaine où il était possible de puiser encore largement. A Paris, la Russie et les Russes devinrent le dernier cri. Les illustrations, les cartes-postales, les souvenirs, les albums, les revues même (entre autres : *La vie franco-russe*, *La revue de Paris et de Saint-Petersbourg*, qui toutes deux datent de 1888) connurent un grand succès d'actualité. On voulut aussi publier des livres. Mais les traducteurs d'alors étant trop grands seigneurs pour travailler vite, on en chercha de nouveaux à Paris même. Cette nouvelle équipe de traducteurs se recruta parmi les Russes qui avaient quitté leur pays pour des raisons politiques ou autres. « Ce fut pour nous un âge d'or. Trois, quatre traductions étaient en même temps en chantier. On en répartissait les feuillets entre des étudiants qui les traduisaient, et on les présentait au fur et à mesure à l'éditeur, qui les envoyait à l'imprimerie sans attendre le reste », rappelait J.-W. Bienstock, en évoquant ses souvenirs. Devancer d'un jour son concurrent était le premier but de tout éditeur.

Cette équipe se composait de Michel Delines (1851-1914), nom de plume d'Achkinazi, né à Odessa ; d'Elie Halpérine-Kaminsky (1858-1934), né près de Kiev, qui résidait à Paris depuis 1880 ; d'Eugène Séménov (de son vrai nom Simon Kogan (1858-1944), émigré politique, fixé à Paris depuis 1882 ;

de J.-W. Bienstock (1868-1932), né à Jitomir ; d'Isaac Pavlovski ; de Serge Persky (mort en 1938) ; de Marina Polonskaïa ; de Boris Zeitlin ; de G. Savitch ; de Léon Golschmann (1861-0000), né à Irkoutsk, venu à Paris en 1881. Ce dernier travailla en collaboration avec l'écrivain Ernest-François Jaubert (1856-1944), quelquefois sous le pseudonyme collectif de *Hellé*.

J'ai connu personnellement E. Halpérine-Kaminsky, E. Séménov et J.-W. Bienstock ; ils sont maintenant morts, mais je garde fidèlement leur souvenir, car ils aimaient avec passion la littérature russe et la tâche à laquelle ils se consacraient : faire connaître les auteurs russes en France. Si le plus jeune, Bienstock, grâce à son caractère sociable et à ses relations, grâce aussi à sa collaboration avec Curnonsky, a vu son nom devenir familier au lecteur français, les deux aînés ont poursuivi isolément leur recherches dans le domaine russe.

La place la plus importante revient cependant à Elie Halpérine-Kaminsky. C'est E.-M. de Vogüé qui a écrit en 1886 : « M. Halpérine est le fécond ouvrier de ce laborieux atelier de traducteurs. Je suis bien à l'aise pour parler de ses travaux, car il nous prévient modestement qu'il se contente de donner le sens du texte russe — et il le donne fort exact — à des collaborateurs français qui ignorent sa langue et se chargent de la rédaction. A première vue, ce procédé ne promet rien qui vaille, pourtant, par je ne sais quelle opération d'alchimie qui m'échappe, il a ainsi donné des versions médiocres, d'autres fort estimables, une, enfin, qui est hors de pair. »

Au début de sa carrière littéraire, Halpérine-Kaminsky eut la malencontreuse idée d'« adapter », avec son collègue français, Charles Maurice, *Les Frères Karamazov* ; ils supprimèrent des chapitres entiers, et imaginèrent un épilogue « qui puisse logiquement découler de l'idée dominante de l'œuvre », à la manière de Ducis. Cette adaptation a plus tard beaucoup tourmenté Halpérine-Kaminsky. Il expliqua son intention et avoua ses doutes dans la pré-



face de *l'Esprit souterrain* (réimpression de 1929). Halpérine-Kaminsky n'était pas ni un historien de la littérature, ni un philosophe, ni un moraliste, c'était le « fécond ouvrier » qui s'acquitte de son travail d'information. Il publia d'innombrables articles, des enquêtes, des interviews dans les revues et les journaux ; il fut l'intermédiaire précieux au temps où fut conclue la convention littéraire entre la France et la Russie. En relation avec une quantité de personnalités de son époque, il possédait dans ses archives une correspondance et une documentation énormes. Il a communiqué aux Editions d'Etat à Moscou, pour les faire publier dans l'édition complète des œuvres de Tolstoï (dite du Centenaire), les lettres de celui-ci avec ses commentaires (1).

Dans les dernières années de sa vie, Halpérine-Kaminsky habitait à Clamart près de Paris. Son appartement modeste, situé dans une étroite ruelle près de la forêt, était un véritable musée. Deux bustes de Tolstoï, des tableaux du peintre polonais J. Styka, des affiches couvraient les murs entre les étagères et les bibliothèques encombrées de livres. On voyait partout des livres et des piles de journaux. M^{me} Marie, qui tenait la maison, ne savait pas le russe et pourtant elle trouvait facilement, sans jamais se tromper, le livre demandé. Halpérine-Kaminsky s'intéressait vivement à mon travail bibliographique, et c'est avec joie et fierté qu'il m'a montré ses trésors, souvenirs uniques. Le goûter offert par mon hôte affable se composa de thé servi à la russe. C'était l'été ; par les fenêtres ouvertes nous parvenaient les cris et les rires d'enfants qui jouaient dans le jardin d'en face, et de temps en temps on entendait une femme rappeler à l'ordre en russe, d'une voix paresseuse, un certain Alexéi. On se sen-

(1) On a beaucoup reproché à Halpérine-Kaminsky ses tentatives pour pénétrer dans l'intimité de Tolstoï, peut-être avec une arrière-pensée publicitaire (voir Tolstovski Eje-godnik, Moscou, 1912, pp. 275-295). Aujourd'hui nous jugeons ces tentatives avec moins de sévérité. Elles nous paraissent seulement naïves et enfantines.

tait loin de Paris, loin de la France, loin surtout de l'atmosphère malsaine des années de l'entre-deux-guerres...

Les obsèques de Halpérine-Kaminsky eurent lieu à l'église protestante, en présence d'une nombreuse assistance. Le président de la Société des gens de lettres fit l'éloge de celui qui a fait connaître aux Français le génie de Tolstoï. L'union des écrivains russes à Paris ne s'associa pas à cet hommage, elle ne délégua aucun de ses membres pour assister à l'enterrement, et pas un seul article ne fut publié dans les deux quotidiens ni dans la revue russes qui paraissaient en ce temps-là à Paris. N'est-ce pas cette indifférence et ce manque de tact qui incitèrent la fille du défunt, lorsqu'elle fonda un prix annuel en mémoire de son père, à le destiner non pas à la meilleure traduction du russe, mais à la meilleure traduction en général ?

La riche collection de lettres, de photographies, de livres dédicacés, de dessins originaux, d'affiches et de programmes qu'avait réunie Halpérine-Kaminsky fut, à sa mort, l'héritage de sa fille unique.

A la même époque se mirent ou continuèrent à travailler les Français P.-J. Stahl (1814-1886), de son vrai nom Pierre-Jules Hetzel, littérateur et éditeur ; Victor Dérély (1840-0000), homme de lettres, ancien élève de l'École Normale Supérieure ; Arvède Barine (1840-1908), nom de plume de M^{me} Vincens, qui sachant plusieurs langues étrangères, publiait des articles de critique littéraire ; Edouard Humbert, M. Neyroud. Citons aussi le Polonais Théodore de Wyzewa (1862-1917), né en Russie, polyglotte connu, littérateur et journaliste ; les deux traducteurs d'œuvres scandinaves, le comte Prozor et P.-G. La Chesnais ; les Russes Ivan Strannik (pseudonyme de M^{me} Anitchkova), Olga Lanceray et Vladimir Mikhaïlov ; ces deux derniers ont publié leurs traductions à Saint-Pétersbourg, pour les faire réimprimer plus tard à Paris.

Le dernier groupe, celui d'après la guerre de 1914-1918, peut se diviser en quatre sous-groupes : les

survivants du groupe précédent, les Français qui connaissent le russe, les Russes réfugiés, et les nouveaux venus de 1945.

Les survivants gardaient jalousement leur situation dans leurs anciennes maisons d'édition ; d'ailleurs leurs tentatives pour se faire confier du travail dans les maisons nouvelles échouèrent. Bossard fit appel à des Français diplômés et lettrés ; il se proposait de lutter contre les habitudes et les mœurs des éditeurs précédents. Nous voyons autour de lui des travailleurs de valeur : H. Mongault, C. Salomon, J. Chuzeville, M. Dumesnil de Gramont, P. Chèvremont, M. Donzel, M. Laval, A. Mousset ; quelques femmes : H. Pernot, L. Savitskaïa, O. Siderskaïa, L. Stahl. Denis Roche, traducteur de Tchekhov chez Plon, fit partie de cette équipe. Les autres éditeurs demandèrent le concours de B. Parain, G. Aucouturier, Charles Tramel (J. Priel), D^r Ergaz, A. Beucier, A. Pierre, L. Jousserandot, de Suzanne Compaux et Louise Desormonts, ainsi que des slavisants A. Li-rondelle et P. Pascal.

Parmi les réfugiés russes, venus après l'instauration du régime bolcheviste, citons H. Izvolskaïa, T. Landau, O. Gutwein, M. Alexandre, M. Lichnevski, Z. Lvovski, V. Pozner, M. Slonim, V. Soukhomline, P. Stavrov, H. de Witte, B. de Schloezer, C. Andronikov, G. Tolstoï. Leurs efforts ne furent ni durables ni très importants. En général, la comparaison avec les traducteurs contemporains français n'est pas toujours à leur avantage, même s'ils avaient grandi et fait leurs études en France.

Les années 1945 et 1946 nous montrent les éditeurs enclins à revenir au système d'avant Bossard, à « laisser passer les marchands ». La rapidité devient de nouveau leur idéal. La qualité des traductions est en baisse. On constate avec regret que les traducteurs travaillent pour trois, quatre éditeurs en même temps et publient une dizaine de traductions, dont chacune demande de l'assiduité et de l'attention. Quelques-uns cherchent probablement à se créer une certaine hégémonie et à publier sous leur

nom des traductions faites à l'aide de « nègres » et à fermer ainsi la voie aux débutants qui veulent sauvegarder leur indépendance. Bien entendu un travail fait dans ces conditions revient moins cher à l'éditeur.

Quel anachronisme semble la conduite de H. Mon-gault qui, tandis qu'il traduisait une œuvre de Gogol, consacrait ses rares loisirs à la lecture des ouvrages français contemporains de Gogol, à seule fin de mieux se pénétrer du vocabulaire de l'époque !...

III

Le plus cruel des despotismes,
c'est l'arbitraire de l'ignorance.

Le rôle de l'éditeur dans la vie culturelle d'un pays est important ; il lance les jeunes auteurs, il redonne vie aux anciens, il n'est pas sans influencer le goût contemporain. Quand il s'agit d'une œuvre étrangère, sa responsabilité augmente. Pour faire pénétrer le lecteur dans un domaine nouveau et l'y guider, l'éditeur doit s'entourer de compétences, ceci afin d'éviter toute erreur, aussi bien dans le choix de l'auteur que dans celui du traducteur. Mon expérience de libraire me permet d'avancer qu'un client achète souvent un livre dont l'auteur lui est inconnu, en se fiant au nom de l'éditeur, tel un joueur qui aux courses mise sur tel ou tel cheval selon l'écurie à laquelle il appartient.

À vrai dire, les initiatives des éditeurs français dans le domaine de la littérature russe sont rarement audacieuses ou heureuses. L'éditeur erre dans une jungle inconnue et il n'est pas sans ressemblance avec cette bonne dame qui, dans une poésie de Katénine (1792-1853), poète peu connu, soupirait : « Je ne puis écrire moi-même car je ne sais pas écrire, je ne peux pas recourir aux scribes car je n'ai nulle confiance en eux. »

La publication des traductions russes donnerait

à penser que leurs éditeurs suivent de préférence les tendances de la politique extérieure (1), alors que leur choix devrait répondre à un plan dicté par le souci de la culture. L'intérêt commercial ne prévaut-il pas trop sur l'intérêt culturel ? L'éditeur a-t-il le droit moral de garder pendant vingt ans et plus dans ses archives, véritables tombes littéraires, la suite d'œuvres déjà publiées, parce que la vente n'a pas donné ce qu'il escomptait ?

Comment l'éditeur justifie-t-il les initiatives qui peuvent induire en erreur le lecteur encore inexpérimenté, et même le libraire scrupuleux ?

Pourquoi, par exemple, choisir pour une nouvelle édition d'un roman de Tolstoï un nouveau titre, assez énigmatique, celui de *Nikolenka* (prénom du héros), alors que l'ancien titre, *Enfance et adolescence*, déjà familier aux lecteurs français, était une traduction tout à fait exacte et satisfaisante ? Un autre roman de Tolstoï, *Le Bonheur conjugal*, a été publié en français sous les titres suivants : *Macha*, *Katia*, *Le roman du mariage*, *Bonheur intime*, *Un rêve de bonheur*, *Le Bonheur d'aimer*... La méchante anecdote suivant laquelle un traducteur, pour assurer une grosse vente, propose à son éditeur de faire paraître le roman d'*Anna Karénine*, sous le titre de *Le sex-appeal* n'est pas si loin de la vérité...

Pourquoi la charmante nouvelle *Le Musicien aveugle*, de Korolenko (1853-1921), dont la première traduction en français date de 1894, paraît-elle en 1931 dans la collection « la littérature de l'U. R. S. S. » ?

Pourquoi le roman d'un débutant paraît-il dans la collection « Les Maîtres étrangers » ?

Pourquoi un roman d'aventures écrit pour la jeu-

(1) Le tonnerre victorieux des canons soviétiques a trouvé un écho inattendu chez les bouquinistes parisiens : les prix des traductions russes comme ceux des ouvrages sur la Russie ont atteint un plafond inimaginable. Evidemment, tous ces volumes dans quelque temps retourneront paisiblement à leur place dans les caves. Les bouquinistes, qui, dans leur sphère personnelle, ont suivi le mouvement des éditeurs, en concluront : La littérature russe ne vaut rien ! Ce n'est pas une affaire sérieuse !

nesse paraît-il dans une collection qui annonce des « romans » ?

Quels sont les ouvrages inédits en français de Tolstoï et de Dostoïevski que nous promet, par la voie d'un hebdomadaire, une grande maison d'édition ?

De pareilles imprudences peuvent sérieusement compromettre les renommées les plus solides et faire soupçonner de mauvaise foi l'éditeur étourdi, trop confiant en ses conseillers. Notre époque exige des éditeurs qui contribuent à éclairer les Français qui cherchent à comprendre, à l'aide de la littérature, la psychologie de ce jeune peuple russe qui est placé au centre des mouvements politiques du monde entier et la rapidité avec laquelle la Russie marche vers un nouvel état social.

Si mes renseignements sont exacts, il n'y a à Paris qu'un seul éditeur qui sache le russe et puisse juger par lui-même si l'ouvrage russe qu'on lui propose répond aux tendances de sa maison. Autrement dit tous les autres sont à la discrétion de leurs conseillers.

Comme je l'ai déjà dit page 11, la traduction des œuvres littéraires est à la discrétion du premier venu. A côté de traducteurs de classe qui font honneur à la littérature française, il y a, malheureusement, une foule de gens aux allures de camelots, qui assiègent les revues et les maisons d'éditions, prêtes à tout publier. Ces gens, qui abusent ainsi de la confiance des éditeurs, font preuve d'une immoralité qui mériterait quelque châtement. Il arrive, il est vrai, que, de son côté, l'éditeur propose au traducteur des conditions qu'on ne saurait envisager pour un travail honnête. C'est lui-même, alors, qui est le principal responsable de la mauvaise qualité du travail qu'il couvrira du nom de sa firme ; et il n'y a plus qu'une victime, et bien innocente : le lecteur.

Deux maisons cependant, permettent de clore ce bilan plutôt affligeant sur une note plus encourageante ; elles méritent d'être signalées à l'attention des lecteurs épris de littérature russe et ont droit à leur reconnaissance ; ce sont *Les Editions de la*

Pléiade, de Jacques Schiffrin, et *Les Editions Bossard*. Hélas, ni l'une ni l'autre n'a réussi commercialement.

Jacques Schiffrin, israélite d'origine russe, a cherché surtout à donner aux bonnes traductions qu'il publiait, un aspect soigné et élégant. Les volumes ont tous été imprimés sur un bon papier et ornés de culs-de-lampe ; ils coûtaient 35 fr. à l'époque où le prix des romans ne dépassait pas 12 fr. N'oublions pas cette heureuse initiative et rendons grâce à Schiffrin d'avoir su intéresser André Gide à la traduction des œuvres russes. Schiffrin malheureusement dut liquider sa maison et entrer chez Gallimard comme directeur de la collection de la *Pléiade*, qui a acquis une grande réputation, tout à fait méritée. Sa collection, « Les Auteurs classiques russes », a fini d'ailleurs par attirer l'attention des bibliophiles, et les volumes, ignorés jadis, sont actuellement parmi les plus recherchés et les plus chers.

Bossard, d'origine suisse, était avant la guerre de 1914 le secrétaire des éditions Fernand Roche. La guerre déclarée, Roche fut mobilisé, la maison momentanément fermée. Vers la fin des hostilités, Bossard entreprit des éditions pour son propre compte. Après la guerre, les conditions matérielles ne donnèrent à Roche la possibilité de reprendre son affaire, et il devint secrétaire de la maison Bossard. Dans un immeuble modeste commence un travail préliminaire de grande envergure. L'éditeur veut créer des collections de haute tenue littéraire, irréprochablement présentées et d'un prix raisonnable. Dès le début quatre grandes collections furent projetées, dont l'une a pour titre *Les textes intégraux de la littérature russe*. Selon le prospectus, elle est « la première et la seule qui donne des traductions intégrales, autrement dit exactes. En même temps, ces traductions sont rédigées dans une langue d'une réelle valeur littéraire. Toutes sont faites avec l'autorisation des auteurs. Des préfaces documentées et des portraits des auteurs les accompagnent. Les œuvres russes étant généralement très copieuses, il a fallu, pour les publier intégralement, imaginer un

format spécial : l'in-12 Bossard. Ce format est économique, pratique et élégant. » L'éditeur a honnêtement tenu ses promesses.

Mais Bossard ne réussit pas commercialement, et fut déclaré en faillite. La collection russe fut rachetée par les Editions de la *Nouvelle Revue Française* qui cherchèrent sans doute à poursuivre la louable entreprise de Bossard. Les collaborateurs principaux furent engagés par la N. R. F. Mais la foi et l'énergie du créateur manquaient, et la collection n'occupa plus qu'une place secondaire parmi le flot de celles qu'édite sa nouvelle propriétaire. La couverture elle-même de Bossard, si originale, a cédé la place à la couverture « clinique » — blanc et rouge — de Gallimard. Les difficultés qu'éprouvent les libraires à obtenir la collection russe ont entièrement compromis les résultats du grand, disons même de l'unique travail de Bossard. Chez les bouquinistes les couvertures de Bossard ont atteint un prix assez élevé, qui reste stable.

Parmi les initiatives d'autres éditeurs, signalons encore les cinq volumes parus dans la collection « les Cent Chefs-d'œuvre étrangers » à *La Renaissance du Livre*. Cette maison a été obligée de se borner à cent titres, tous d'une grande valeur d'enseignement et elle a même dû solder la collection. Les cinq volumes russes parus étaient bien choisis, bien présentés et correctement traduits.

Notons aussi les volumes de Louis Jousserandot, présentant Léon Tolstoï et Tourguénev pour les Editions *Payot* à Paris. Regrettons que l'éditeur n'ait pas persévéré dans cette heureuse entreprise.

Les éditions illustrées sont assez nombreuses, elles offriraient un sujet d'étude intéressant à un spécialiste consciencieux.

Les éditeurs français ont-ils profité du séjour des peintres et des graveurs russes, des Iouri Annenkov, Alexandre Benois, Ivan Bilibine, Constantin Somov, Boris Zvorykine, Nathalie Gontcharova, Jean Lébédoff pour utiliser leur talent ?

Somov et Benois sont restés inconnus, le premier est mort en pleine misanthropie.

Bilibine a publié quelques ouvrages pour la jeunesse. Un jour son éditeur lui déclara qu'il ne continuerait à lui demander sa collaboration qu'à la condition que l'artiste acceptât de signer d'un nom français. Le soir même de cette conversation, j'ai rencontré Bilibine dans les galeries de la gare de Montparnasse. « Il pleuvait sur la ville » et dans le cœur de l'artiste grondait un orage d'indignation et d'amertume. Quelque temps après on apprit que Bilibine avait quitté la France pour rentrer en Russie.

Sauf trois ouvrages signés de son vrai nom, Zvorykine, moins personnel et plus modeste que Bilibine, a publié sous le nom de *Pierre Courtois*, une dizaine de livres élégants. Gontcharova illustra deux ouvrages traduits du russe, l'un en 1920, l'autre en 1921 ; Annenkov deux également, en 1923 et en 1945. Lébédoff, malgré la réussite de ses présentations de Kouprine, ne continue de graver des bois que pour des œuvres étrangères.

Parmi les nouveaux venus, le splendide Alexandre Alexeïeff passe comme un météore au ciel des traductions du russe. L'animalier Fedor Rojankovski, dont les œuvres connaissent depuis quelque temps déjà un double succès artistique et commercial, fut aussi mis en demeure de changer son nom par son éditeur, qui finalement l'abrégea en *Rojan*. Hélène Hertig, morte si jeune, n'avait pas touché aux sujets russes. Il nous reste une seule artiste, Elisabeth Ivanovski ; elle continue à produire, mais vit et travaille en Belgique.

Une artiste française chargée d'illustrer une nouvelle de Pouchkine, ne voit en Pouchkine, pour reprendre ses propres termes, qu'un Dumas russe. Ne parlons pas de la valeur du peintre mais admirons son courage et sa facilité qui lui permettent de se lancer dans des illustrations sans connaître à fond l'auteur et l'époque. Les éditeurs français contemporains ont tendance, semble-t-il, à favoriser l'éclo-

sion d'un style faux-russe dans le genre du style faux-chinois de Louis XV.

Si je formule contre les éditeurs une critique si impitoyable, c'est que, si certaines œuvres russes ont connu le succès dans leur traduction française, la littérature russe, elle, est ignorée. Et c'est eux qui en portent la responsabilité. Ce que je souhaite c'est qu'ils donnent enfin des preuves de leur intelligence, de leur capacité, de leur goût, de leur bonne foi, et de leur amour-propre d'éditeur. Une bourse bien garnie ne doit pas être la seule mesure qui permette de juger d'un nouveau venu dans le domaine du livre. Préférons imaginer l'éditeur idéal sous les traits d'un chef d'orchestre. Comme celui-ci, l'éditeur doit avoir une oreille subtile, une connaissance parfaite de la musique ancienne et moderne ; il doit connaître théoriquement tous les instruments, leurs possibilités et leurs particularités ; il doit connaître tous les musiciens de son orchestre, les bien payer et maintenir parmi eux une stricte discipline professionnelle ; il doit connaître son auditoire, il ne doit pas faire jouer toujours les mêmes œuvres parce qu'elles plaisent au public ; il ne doit pas non plus obéir uniquement à son propre goût en jouant une musique qui blesse les oreilles de son auditoire. Un vrai chef d'orchestre trouve toujours par son intelligence et son tact, le moyen d'habituer peu à peu son public aux nouvelles tendances de la musique moderne. Un bon chef d'orchestre doit penser aussi aux possibilités matérielles de son public ainsi qu'à son confort. Si notre éditeur veut bien suivre l'exemple de ce chef d'orchestre, et qu'au lieu de passer tout son temps au bureau de location, il prenne en main la baguette magique, il peut être sûr de gagner la confiance et de mériter la reconnaissance des auteurs, des libraires et surtout du public. Avec la confiance viendra la prospérité désirée.

* * *

Depuis vingt-trois ans que j'habite Paris, j'ai

suivi toutes les manifestations de la vie théâtrale parisienne et j'ai constaté que les directeurs français ont rarement puisé dans le répertoire russe et que leurs rares tentatives n'ont jamais été satisfaisantes. Les meilleurs acteurs eux-mêmes paraissent déguisés : leur maquillage, leur costume, leurs gestes, leur langage, tout, pour un spectateur russe, a un caractère artificiel, il n'y trouve pas la spontanéité de la vie. Malgré leur foi et leur bonne volonté, les acteurs, de leur côté, sentent la vérité leur échapper, ils ne reçoivent pas des animateurs de directives révélatrices (1).

Aux défauts du théâtre dramatique, dont il n'a ni la *sancta simplicitas*, ni la volonté de faire de son mieux, le cinéma ajoute la mauvaise foi, l'ignorance, le manque de goût et de tact des cinéastes. Les metteurs en scène français qui choisissent des sujets russes font bon marché de l'histoire, de la littérature et même de la simple logique. Faire d'un banquet cérémonieux des courtisans de Nicolas I^{er} l'équivalent d'une beuverie des compères de Stenka Razin (xvii^e siècle) ne les déconcerte pas. Quel droit pourtant ont-ils de jongler avec les noms de Tolstoï, de Tourguénev, de Dostoïevski, de Gorki, de profaner leurs œuvres ? A quels spectateurs ils destinent leurs films, comment ils voient ce public, on se le demande souvent. Je me rappelle, à ce propos, la réponse d'un écrivain japonais, traducteur des œuvres de Tolstoï en langue japonaise,

(1) Mettons à part les spectacles de Georges Pitoëff, disciple de l'école théâtrale russe. Cet acteur délicat et sincère, cet animateur fougueux avec sa mentalité particulière et son manque de moyens physiques, a eu le don de schématiser la vie, et de nous donner certes l'essence des pièces russes, mais en les dépouillant quelque peu cependant de leur richesse de ton et de leur couleur locale.

Antoine, dans son livre *Mes souvenirs sur le Théâtre Libre* (page 287), nous rapporte une curieuse opinion d'Edmond de Goncourt : « ... J'ai la conviction qu'il faut laisser le brouillard slave aux cervelles russes et norvégiennes, et ne pas vouloir le faire entrer de force dans nos lucides cervelles ; oui, je crois qu'en sa maladive transplantation, ce brouillard n'est appelé qu'à produire de maladroits plagiat. »

à qui je demandais un jour l'opinion des intellectuels japonais sur certains romans français dont l'action se déroule au Japon ; sa réponse fut nette : « C'est tellement étrange, tellement loin de la réalité, tellement stupide, qu'il est inutile même de les prendre au sérieux et de se fâcher ». Revenons aux « films russes », ou, plutôt, n'en parlons plus.

La radio ne tire pas davantage parti des moyens merveilleux dont elle dispose pour faire connaître la littérature russe.

L'absence d'une critique littéraire jouissant de l'autorité nécessaire pour diriger et, surtout, réfréner la fantaisie, corriger la maladresse et la nonchalance des éditeurs et des metteurs en scène, aggrave la situation actuelle. Un Vogüé manque beaucoup à notre époque ! Parmi les critiques contemporains, les uns, reconnaissant leur incompétence touchant les questions russes, effleurent le sujet et se contentent d'un jugement général ; les autres, avec une témérité enviable, disent des choses qui font frémir, ou plutôt sourire les lecteurs avertis (1).

(1) Un saut dans le passé :

LA FOLIE DU COMTE TOLSTOI

On sait que le comte Tolstoï, le célèbre auteur de *La guerre et la paix* et d'*Anna Karénine*, vient d'être enfermé dans une maison d'aliénés. Cette douloureuse nouvelle n'a point surpris M. E. Lepeletier :

Chaque peuple a son vice particulier, son fléau dominateur : l'Angleterre a l'ivrognerie, l'Espagne la paresse, la France l'insociabilité politique, l'Allemagne le pédantisme brutal, l'Italie l'insupportable présomption, la Turquie la somnolente immobilité, l'Autriche la prostitution. La Russie, elle, a la folie. Tous les Russes, depuis l'empereur radieux jusqu'au plus sombre nihiliste, tous ont leur grain, et cette folie se manifeste par un ensemble coordonné d'actes déraisonnables, pris en soi. La politique comme la littérature font la preuve de cette folie ambiante universelle absolue. Le système sauvage des praticiens de la bombe et du poignard n'est que la folle antithèse du système farouche de la décapitation, du knout et de la Sibérie. Les héros étranges, capricieux, nerveux et malsains des grands écrivains russes ne sont que les modèles, mis à nu et scrutés à la loupe, des hommes d'Etat, des grands propriétaires, des dames élégantes et des littérateurs, même du monde slave. En Russie,

Si je parle toujours de Léger et de Vogüé, ce n'est pas par conservatisme ni que j'ignore l'abondance de la documentation nouvelle, c'est parce que, disons-le franchement, je ne connais personne parmi les contemporains, qui tout en étant en contact direct et constant avec le public, ait des connaissances aussi approfondies et aussi sûres que furent les leurs. Les slavissants qui travaillent dans le silence de leur cabinet et qui ont déjà publié ou s'appêtent à nous donner des œuvres de grande valeur, ne seront connus du public, d'un public limité, que beaucoup plus tard.

En parlant des slavissants de notre époque, on ne saurait passer sous silence le nom de M. Paul Boyer, administrateur général honoraire de l'École des Langues orientales vivantes. Pendant les quelque quarante-cinq années durant lesquelles ce maître éminent dirigea l'enseignement du russe dans cette école nationale, il a joué un rôle considérable. On

la plupart des romans ont le suicide pour dénouement, comme la plupart des existences ont pour conclusion, dans les basses profondeurs de la nation, l'abrutissement ; dans les hautes régions, l'aliénation mentale. Généraux et poètes, diplomates et romanciers, tous, de Mourawieff à Nicolas Gogol, de Tourgueneff à Tolstoï, viennent, comme épuisés par la ronde infernale de la vie, glisser au bas du gouffre et tomber tour à tour dans le néant de la folie (*La Revue des Journaux et des Livres*, 1885, n° 46).

Lepeletier (Edmond-Adolphe de Bouhélier), littérateur français (1846-1913). A peine avocat, il se lança dans le journalisme, débuta (1868) dans le *Nain jaune*, prit brillamment part à la guerre 1870, fut, sous la Commune, conservateur du palais du Conseil d'Etat. Il a collaboré parfois sous des pseudonymes (Michel Pauper, Jean de Montmartre) au *Bien public*, aux *Droits de l'homme*, au *Rappel*, à *La Mar-seillaise*, au *Mot d'ordre*, au *Radical*, à *l'Estafette*, à *l'Echo de Paris*, etc. Il combattit le boulangisme, devint (1900) conseiller municipal et (1902) député du XVII^e arrondissement. On lui doit : *L'Amant du cœur* (1884), *Le Supplice d'une mère* (1884), *Claire Everard* (1888), *Les Trahisons de Marie-Louise* (1894-96), *Les Fourberies de Fouché* (1896), *Madame Sans-Gêne* (1894-98), *Fanfan-la-Tulipe* (1896-98), *Martyrs des Anglais* (1898), *Le Fils de Napoléon* (1898), *Le Serment d'Orsini* (1900), *Le Dernier des Napoléon* (1902), *Paul Verlaine* (1902), *Emile Zola* (1908), etc.

peut dire que tous les slavissants français d'aujourd'hui ont suivi les cours et subi l'influence de M. Paul Boyer. Il possédait un don mystérieux, grâce auquel il communiquait son enthousiasme à ses élèves ; chacun d'eux s'acharnait, sous sa direction, à comprendre la Russie, à pénétrer jusqu'au cœur même du génie russe. Chose rare chez un spécialiste, Paul Boyer, malgré les arbres, voit toujours la forêt. Il aime cette forêt, il y est comme chez lui. Dès son premier voyage en Russie, il eut la chance de tomber, dans cette forêt, sur une clairière, Iasnaïa Poliana, où il fut reçu en ami par Léon Tolstoï. Ses relations avec des esprits de cette envergure, lui ont fait connaître et estimer cette Russie que, soit par snobisme, soit par ignorance, méprisent souvent ceux qui ne la jugent qu'à travers les livres ou les informations tendancieuses. J'ai eu le grand honneur d'être reçu par M. Paul Boyer. Je lui dois beaucoup de reconnaissance, car il m'a accueilli avec une extrême bienveillance et m'a fortement encouragé à poursuivre le travail entrepris.

Il nous reste encore une question importante, celle de la transcription et de la prononciation des noms propres. La courtoisie des Français est bien connue : pour les noms de famille des étrangers, ils gardent la transcription originale ; mais, ces noms écrits en transcription originale, ils les prononcent à la française. Si le nom du grand Will pourrait être maintenant reconnu sans difficulté par celui qui le portait, pour la plupart des gens Baïron reste Byron, Iden-Eden, Goéthé-Goethe, Khindenbourg-Aindenbourg, Khaousmann-Osman, Pototski-Potocki, Lechtchinski-Leczinski, etc. Il en est ainsi pour les langues qui emploient l'alphabet latin. Les alphabets slave, grec, arabe, hébreux, chinois, indien demandent l'équivalence phonétique et ouvrent ainsi un champ très vaste à la fantaisie.

Les premières relations des Russes avec les pays étrangers, furent celles qu'ils eurent avec les Allemands et les Hollandais ; cela créa une tradition allemande de transcription des noms dans les passe-

ports : Karamsin, Puschkin, Dostoïewsky, Bunin, Herzen. En français cette transcription allemande dénature la prononciation phonétique. Comme la transcription française paraît plus facile à prononcer pour tous les autres pays d'alphabet latin, la France ne devrait-elle pas prendre l'initiative de proposer une transcription unique et obligatoire pour tous les noms de famille et les noms géographiques ? Sans cette obligation, tout travail scientifique dans le domaine de la bibliographie et du classement restera provisoire, se fera sans principe. Le système international utilisé par les instituts slaves, qui ont adopté comme base les signes tchèques ne s'est pas montré viable, il se heurte aux difficultés typographiques et de prononciation, surtout pour les Français.

De l'ensemble de ces notes, tâchons de tirer une conclusion. Celle-ci me paraît bien pessimiste : la littérature russe reste inconnue en France ; ni les matériaux, ni les travailleurs spécialisés, ni l'intérêt du public ne font défaut ; c'est l'architecte qui manque. Nous voici bientôt à la veille de la seconde moitié du xx^e siècle, et les Français n'ont pas, même en chantier (les efforts d'un Bossard n'ont pas été soutenus), une cité moderne de la littérature russe, on se contente toujours d'une foire où chacun, suivant son goût personnel, s'efforce à qui mieux mieux d'attirer la clientèle dans sa baraque : le plat est servi chaud, mais nous ne répondons pas du goût, disaient autrefois les cabaretiers russes.

* * *

La publication, en 1935, de ma bibliographie, a-t-elle trouvé un accueil favorable ? Un ami inconnu, Paul-Jean Lucas, dans son compte-rendu du *Quotidien* (14-1-1936), a écrit : « ... ce qu'il faut regretter, c'est que nous n'ayons pas en France un goût plus prononcé pour de pareilles études. »

Avouons avec mélancolie que beaucoup des li-

braires et des éditeurs l'ont feuilletée et la feuilletent toujours avec indifférence.

« Votre catalogue ne nous intéresse pas », disent les libraires.

« Nous avons déjà fait la publicité », déclarent les éditeurs.

Se procurer des renseignements sur les livres parus mais qui ne sont pas encore à la Bibliothèque Nationale est une entreprise ardue, sinon impossible. Je ne parle pas bien entendu de quelques amis éditeurs et traducteurs qui me tiennent au courant de leurs publications. A *La Maison du Livre Etranger*, librairie russe de Paris, je trouve toujours un accueil amical : un riche étalage m'offre les volumes que j'ai besoin de feuilleter. Ce m'est un devoir bien agréable de remercier tous ceux dont l'empressement facilite ma tâche, de chroniqueur des œuvres littéraires russes traduites en français.

Dix ans ont passé et l'expérience a prouvé l'utilité d'un pareil ouvrage. Il convenait d'en faire une nouvelle édition entièrement remise à jour.

Ce manuel bibliographique sera consacré aux ouvrages publiés en volume et s'en tiendra aux œuvres littéraires, mais pour tout auteur cité, on y trouvera l'énumération complète de celles de ses œuvres traduites, quel qu'en soit le sujet ; tels, par exemple, l'impératrice Catherine, Herzen, Léon Tolstoï, Vladimir Soloviev.

Les œuvres publiées en volume sont plus facilement accessibles, la traduction en est en général plus soignée. Ce que les revues et périodiques publient, présente plutôt un intérêt statistique et documentaire sur la popularité ou sur la mode. En outre, les œuvres les plus importantes, après leur publication dans des revues, sont généralement données en volumes. Parmi les œuvres classiques qui n'ont pas paru en volume, citons cependant : Pouchkine : *Voyage en Erzeroum*, traduit par M^{me} Facy (*Revue hebdomadaire*, n° 26, 1916) ; Gogol : *La Sortie du théâtre*, traduit par Eugène Moreau (*La Semaine*, nos 28 et 29, 1857) et Lermontov : *Le Bal masqué*,



traduit en prose par William L. Hughes et Rurik Tchedorine (*Revue Française*, n° 59, 1865).

Je prie tous ceux de mes amis qui, sans compter, m'ont prodigué leurs conseils pour la rédaction française du présent ouvrage, de bien vouloir accepter ci l'hommage de ma profonde gratitude.